

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 30

Artikel: Suicide
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lui disaient-ils. Mais lui, gêné, cherchait des échappatoires. De guerre lasse, il dut avouer qu'il allait à un rendez-vous d'amour ! Alors, on le laissa en paix.

C'est ainsi que le galant carabinier fit la connaissance de Rosa qui l'attendait sur la place de Beaulieu. Rosa était charmante, paraît-il. C'est du moins ce que constatèrent, à quelque distance, les trois loustics qui avaient tenu à s'en rendre compte de visu.

— Diable, conclut à ce moment-là celui qui avait écrit la lettre, si j'avais su, j'aurais bien signé pour mon compte !

— Et moi donc ! ajoutèrent ses deux camarades en poussant des soupirs de regret.

Ils avaient fait le honneur de Mellon en voulant lui jouer un tour.

Le dernier jour de l'école, l'heureux carabinier eut l'excellente idée d'offrir un verre à ses amis à l'occasion de ses « nouvelles fiançailles ».

— C'est un vieux cliché ! fit une mauvaise langue.

Mellon protesta.

— Pas du tout, déclara-t-il, cette fois, c'est sérieux, je l'épouse !...

— Et comment l'appelles-tu, ta Dulcinée ? interrogea un indiscret.

Mais avant que l'interpellé eût trouvé le temps de répondre, l'un des « trois » s'écria spontanément :

— Rosa, parbleu !

Mellon, qui allait parler, resta bouche bée et ouvrit des yeux grands comme des lucarnes.

Alors, ceux qui étaient dans le secret intervinrent à leur tour :

— Mais oui, Rosa, tout le monde sait qu'elle s'appelle Rosa !

Et tout le monde se rendit à l'évidence...

Alphonse Mex.

Conseil judiciaire. — Berthe. — Alice et moi, nous ne nous entendons jamais au téléphone.

Son père. — Essayez donc de n'y parler qu'une à la fois !

Astuce de voleur. — Un financier vêtu, entendant pendant la nuit du bruit dans ses bureaux, descendit en toute hâte, et voyant un individu qui venait d'ouvrir son coffre-fort, cri : « Au voleur ! »

Ce dernier, sans se décontenancer, lui dit : « N'appelez personne, sinon je dis qu'il n'y avait rien dans votre coffre-fort. »

UN MOINS DE DEUX ANS

LES Bigoudi sont de charmantes gens et j'avais autrefois beaucoup de plaisir à aller dîner chez eux, car la cuisine y est soignée, mais depuis qu'ils ont un enfant, il est impossible de les fréquenter.

Ils ne s'occupent plus que de cet odieux petit moutard qu'ils trouvent supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent en ce genre, dans toute la création.

Leur fils « Toto » — je ne crois pas que ce soit là son nom véritable, mais je ne l'ai jamais entendu appeler autrement et ce serait, ma foi, bien dommage qu'ils ne lui laissent pas ce ridicule prénom, pour achever de rendre insupportable cet agaçant petit moucheron — leur fils Toto est, à beaucoup près, le plus haïssable bambin que mes yeux aient vu.

Moi, j'aime les enfants quand on les envoie à la cuisine ou au lit, à mon arrivée ; quand on ne les accepte pas à table quand je suis invité et qu'on ne leur permet pas de dire un mot en présence des étrangers. J'aime les enfants quand ils sont polis, bien élevés, corrects et qu'ils ne sont pas d'odieux petits tyrans qui rendent leurs parents stupides à force d'orgueil et imbéciles à force d'exigences.

Toto n'a pas deux ans. Il est, pour ses parents, un objet d'admiration enthousiaste et de préoccupation constante. Ils ne parlent que de lui, ne s'intéressent qu'à lui et tous les chefs-d'œuvre dûs au génie des hommes les plus illustres ne sont que d'insignifiantes niaises quand on les compare à ce petit être dans lequel se mire avec tant de complaisance leur vanité d'auteurs.

Ils vous affirment nettement que l'on n'a ja-

mais vu un enfant aussi beau, aussi bien fait, aussi précoce, aussi intelligent, aussi prodigieux, et, ce qu'il y a de plus comique, c'est qu'ils veulent vous démontrer l'exactitude de leur jugement.

— Si tu avais le don d'observation, tu t'extasierais sur les démonstrations que fournit Toto de son intelligence. Quelle volonté il affirme déjà !

Le petit prodige dont on parlait s'avance sur ces entrevaines et voulut à toutes forces monter sur les genoux du « monsieur ».

Le « monsieur » c'était moi.

Il fallut, bien entendu, en passer par le caprice du moucheron.

La première chose qu'il fit, quand il occupa la position qu'il avait convoitée, ce fut de tirer ma moustache.

— Tiens, me dit son père, sais-tu qu'il cherche à te faire comprendre que la moustache n'est plus guère de mode et qu'en général on ne la porte plus ?

Après quoi l'adorable bambin s'attaqua à ma chevelure qu'il prit à poignées et qu'il essaya d'extirper.

— Admire la puissance de son raisonnement, fit Bigoudi, son papa est chauve et il a déjà une telle admiration pour son père qu'il ne conçoit pas que l'on se présente avec un aspect extérieur différent du sien.

A ce moment, Toto humecta mes genoux d'une tiède cataracte inattendue.

— Ah ! ça, c'est formidable, c'est prodigieux, s'écria son père, cet enfant a remarqué qu'il pluvait dehors et c'est sa façon à lui de te faire comprendre que, si tu ne voulais pas être mouillé, tu aurais dû prendre un imperméable...

Suicide. — Cet ignare morticole, grand peupleur de cimetières, vient de s'altérer.

— On dit qu'il n'a voulu appeler aucun frère : il se soigne lui-même.

— Pauvre diable ! C'est un véritable suicide.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Le but poursuivi par cette publication est de faciliter et de rendre agréable l'étude complémentaire des langues allemande et française. Demandez un numéro spécimen à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).



4 SOUVENIRS DE VALENTIN

Le méchant coq.

Les enfants des villes sont exposés à être écrasés sous les voitures, perclus ou étouffés dans la foule ; les enfants de la campagne sont aussi sujets à divers accidents ; partout la vigilance maternelle a de quoi s'exercer.

Elle ne se relâchait guère à mon sujet ; mais qui peut tout prévoir ? Et, par exemple, comment supposer qu'un enfant de quatre ans et demi pouvait avoir quelque chose à craindre d'un coq, et d'un coq habitué à recevoir sa pâture de mes mains ?

Car j'aimais notre basse-cour avec passion ; j'allais y passer des heures à voir les poules becquerer le grain, se vautrer dans la poussière, ou tourner avec angoisse autour du bassin où barbotaient leurs petits caneton.

Il n'y avait pas quatre pouces d'eau, et mes parents ne craignaient pas que j'y restasse, comme dans la cuve, si par hasard je venais à y tomber.

Tout ce peuple chantant et caquetant s'était si bien accoutumé à ma personne, qu'il me regardait, je crois, comme un citoyen de la république. Si j'arrivais avec le morceau de pain que Louise m'avait donné en attendant le repas, les poules

me suivaient, m'obsédaient. Quelquefois même se juchaient sur mes épaules ; il fallait leur céder la moitié de mon pain pour qu'elles me laissent manger le reste paisiblement.

Un jour, j'étais enfermé avec elles et leur distribuais un peu d'avoine ; cela provoqua une bataille entre deux poules, dont l'une, au plumage roux était ma préférée ; elle fut la plus faible ; je voyais la grise, son ennemie, prête à l'accabler ; j'intervenais en faveur de la rousse, et poursuivis l'autre avec colère.

Le coq trouva mauvais que je me mélasse des affaires de son ménage. Il se fâcha, et, comme je courais après la poule, il courut après moi : je me sentis piquer les talons.

Alors je me retourne indigné et veux châtier l'insolent, mais il me donne sur la main un coup de bec qui me fait pousser les hauts cris.

Toute la basse-cour est en l'air ; les poules se dispersent, s'envolent, s'accrochent au grillage ; le tumulte général m'ôte le peu de sang-froid qui me reste, et craignant de voir le coq me sauter au visage, au lieu de courir à la porte, je fuis en tournant autour du bassin.

Il se trouvait par hasard, dans l'angle de la basse-cour, une gerbe de paille qu'on y avait déposée pour renouveler celle du poulailler. J'y cours et me cache la figure dans la gerbe, abandonnant le reste de mon corps à la fureur de mon ennemi, qui ne cessait de me piquer les jambes et les bras.

On comprend que, cette fois, pouvant crier, je ne m'en faisais pas faute. Quelqu'un vint ; c'était Louise.

Si le coq n'avait pris la volée devant elle, il aurait payé cher ses actes d'hostilité. Ma bonne le quitta bientôt pour s'occuper de moi, heureusement mes blessures étaient moins graves que nombreuses, au bout d'une semaine j'étais guéri.

Le plus fâcheux fut que, à la suite de cet accident, je devins un peu craintif. Il fallut d'autres luttes, d'autres rencontres, où la victoire me resta, pour me rendre le courage que j'avais perdu dans l'aventure du coq.

(A suivre).

J.-J. Porchat.

Théâtre Lumen. — Deux films de tout premier ordre composent le programme du Théâtre Lumen : **Jeunesse triomphante**, merveilleux film artistique et dramatique tiré de la légende de Francesco di Rimini. Comme second grand film : **Le chauffeur de Mademoiselle**, grand succès de gaîté. Vu l'importance du spectacle, l'on commencera, en soirée dès 20 h. 15 précises. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 28 juillet, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Cette semaine le Royal Biograph présente deux programmes absolument différents : du 26 au 28 juillet inclus, avec matinée ce dernier jour dès 14 h. 30 : **Oh ! Tom !**... grand film d'aventures du Far-West. Au même programme **L'As de la Publicité**, grande comédie. Du lundi 29 juillet au jeudi 1er août inclus : **La meute féroce**, grand film dramatique. Comme complément **Ambitieuse**, grande comédie dramatique. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, **Lausanne**
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.